

Jacqueline Remy

LE NOUVEL OBSERVATEUR

50 ans de passions

Le nouvel
Observateur

Pygmalion
HISTOIRE SECRÈTE

Jacqueline Remy

LE NOUVEL OBSERVATEUR

50 ans de passions

Le Nouvel Obs, toute une légende ! Ses combats, ses polémiques, ses aveuglements, ses audaces : une histoire fascinante qui éclaire les cinquante dernières années de la France. Carrefour des gauches et salon de la vie intellectuelle française, prescripteur d'enthousiasmes et arbitre des snobismes, ce grand hebdo né en 1964 a servi de nid douillet à une famille d'egos attachants, capricieux et hauts en couleur. Telle est l'exception médiatique française dont Jacqueline Remy raconte l'histoire au fil des souvenirs et des confidences de nombreux protagonistes, du plus modeste plumitif jusqu'à l'attelage fondateur des duettistes, qui, à hue et à dia, ont mené leur « enfant » pendant un demi-siècle, avec passion : Claude Perdriel, le grand argentier, et Jean Daniel, le maître à penser.

Cet hebdo, ils l'ont tant aimé... Qui pouvait imaginer, en revisitant son passé, qu'il serait mis en vente au moment de fêter son cinquantenaire par celui qui en était devenu l'actionnaire unique et fervent ?

*Journaliste et écrivain, **Jacqueline Remy** a été grand reporter puis rédactrice en chef à L'Express. Elle est l'auteur notamment de biographies d'Arnaud Lagardère et de Rachida Dati.*

LE NOUVEL
OBSERVATEUR

50 ans de passions

DU MÊME AUTEUR

ESSAIS/DOCUMENTS

Nous sommes irrésistibles, (auto)critique d'une génération abusive, Paris, Seuil, 1990.

Nos enfants nous haïront (avec Denis Jeambar), Paris, Seuil, 2006.

La République des femmes, Paris, Éditions de l'Archipel, 2007.

Comment je suis devenu français, Paris, Seuil, 2007.

Du rimmel et des larmes, Paris, Seuil, 2009.

Arnaud Lagardère, l'héritier qui voulait vivre sa vie, Paris, Flammarion, 2012.

ROMANS

La Fille au bout du couloir, Paris, JC Lattès, 1997.

Je meurs d'envie, Paris, Stock, 1999.

La Loire n'oublie jamais, Paris, JC Lattès, 2001.

Essaie encore, Paris, JC Lattès, 2005.

L'Éternité ne suffit pas, Paris, Seuil, « Thrillers », 2009.

JACQUELINE REMY

LE NOUVEL
OBSERVATEUR

50 ans de passions



Pygmalion

Ouvrage publié sous la direction de Sylvie Santini

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor 75647 Paris Cedex 13,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2014, Pygmalion, département de Flammarion
ISBN 978-2-7564-1525-3

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avant-propos

« Je n'ai pas envie de vous dire des choses banales », murmure Jean Daniel. Calé dans son fauteuil, chez lui, au centre d'un vaste salon blanc et lumineux, l'éditorialiste et fondateur du *Nouvel Observateur* tente de mesurer à quoi il s'expose en se penchant sur l'histoire de son journal. Il a un peu hésité avant d'accepter ma visite. Pas longtemps. Affaibli, mais très vif d'esprit, il se moque de son narcissisme, prévient qu'il faut l'empêcher de parler de lui-même, car c'est l'un de ses travers. Puis, il soupire : « Il ne me reste rien. La seule chose que je ne veux pas qu'on égratigne, c'est mon passé. Je l'ai dit à Claude. Lui et moi n'avons pas la même version de notre passé commun. »

Claude, c'est Perdriel, son ami et complice, cofondateur du *Nouvel Observateur*. L'homme qui, désormais, jusqu'à la vente du journal en 2014, conduit seul l'entreprise, tandis que Jean Daniel, toujours éditorialiste quand il en a la force, a cédé à d'autres les rênes de la rédaction. Claude Perdriel, pendant des semaines, a répondu par le silence à mes sollicitations. Cet homme-là n'aime pas subir ce qu'il n'a pas décidé. Il n'a pas pris l'initiative de ce livre, qui est une

enquête sur ce qu'il a de plus cher, hors sa famille. Il finit par me recevoir au bout de cinq mois. Dans son bureau, au cinquième étage du journal, place de la Bourse, ce sentimental évoque avec tendresse la naissance du *Nouvel Observateur*. Efficace, direct, il propose alors de me recevoir une heure toutes les semaines, mais s'arrête après deux séances, puis décommande deux rendez-vous. Les ventes sont décevantes. Le journal passe un cap délicat. Une dernière séance se tiendra en novembre 2013. Sa décision est prise. Il cherche un repreneur pour L'Obs.

Qu'ils soient remerciés tous les deux du temps qu'ils m'ont consacré. Ils sont les acteurs principaux d'une aventure passionnante, la saga d'un journal qui a porté les espoirs, les batailles, les utopies, parfois les erreurs de la gauche et qui fut longtemps l'un des théâtres de l'intelligentsia française. C'est l'histoire d'un journal qui ne ressemble à aucun autre, un journal avec lequel les amoureux de l'écrit, des idées, des combats de gauche ont un rapport particulier, qu'il les agace ou les enchante, comme s'il leur appartenait un peu. Qui, en France, n'a pas vu traîner sur la table basse du salon un exemplaire du Nouvel Obs ? S'ils ne le lisent pas, leurs parents le lisaient, ou leur grand-mère ou leur oncle, y compris quand ils étaient de droite. Longtemps, dans le monde de la presse, il n'y a pas eu plus chic, plus parisien, plus sophistiqué.

Ce journal, qui fête ses cinquante ans en novembre 2014, est une exception journalistique dans le paysage des médias français. Quand j'ai commencé à enquêter sur son histoire, à l'automne 2012, je n'envisageais pas, car c'était impensable quand on mesurait le fol attachement des fondateurs à leur journal, qu'elle allait se conclure sur une vente. Un demi-siècle après sa naissance, Le Nouvel Obs est alors toujours sous la houlette de ses deux pères : Claude Perdriel qui, devenu au bout de vingt ans propriétaire du tout, s'en est retrouvé le seul patron – jusqu'à ce qu'il vende 65 % de ses actions au début de 2014 – et Jean Daniel qui en reste l'âme.

Avant-propos

Ces deux-là s'aiment et se bagarrent en douce depuis cinquante ans tout en affichant les mêmes valeurs et le même culte de la famille Obs. Rien n'a changé, mais tout a changé. C'est l'histoire de ce couple, et de ses rapports de force, qui détermine toute celle du journal, déchiré au fil des décennies entre le désir de l'un de garder son élégance intellectuelle, sa posture, ses engagements, et l'ambition commerciale de l'autre, décidé à battre la concurrence.

Claude Perdriel a hissé la diffusion du Nouvel Obs à la première place des newsmagazines et s'est démené pour la conserver. Mais l'esprit de Jean Daniel souffle encore, bien qu'il souffre de la banalisation de son journal, lui qui s'était battu en 1964 contre la transformation de *L'Express* en newsmagazine. Quand on lui demande, en 2013, si L'Observateur lui ressemble encore, il réplique : « Que répondriez-vous, à ma place ? »

Le groupe a perdu de l'argent en 2013. Le journal a mal encaissé, comme toute la presse papier, la crise de la pub et l'irruption d'Internet, même s'il a été un des premiers titres à créer son site. Ses ventes ont chuté en un an de 18,5 %. Son avenir est incertain. Nul ne veut imaginer, jusqu'en décembre 2013, qu'il pourrait changer de main. Nul ne sait précisément, en janvier 2014, quel avenir vont leur concocter les nouveaux actionnaires, représentés par Louis Dreyfus, patron du *Monde*. C'est dans ce contexte inquiet que j'ai conduit et achevé cette enquête.

Presque tous les protagonistes passés ou actuels de cette aventure collective que j'ai contactés m'ont reçue chaleureusement. Qu'ils en soient à leur tour remerciés. Rares ont été les refus. Tous m'ont parlé avec une sorte d'émotion de leur journal. *Le Nouvel Observateur* leur importe, les attendrit, les amuse, les exaspère parfois. Ils encensent son passé, mais revendiquent à mi-voix un droit d'inventaire sur sa mythologie. Ils daubent le paternalisme de cette entreprise familiale, mais savourent son charme et son confort. Irrités de se sentir collectivement pris de torpeur face au déclin prévisible de leur journal et de ses fondateurs, l'électrochoc de

Le Nouvel Observateur

la cession les a transpercés, puis finalement soulagés, comme un espoir de nouveau printemps.

Le snobisme d'antan est fané. Une petite vanité collective demeure, le sentiment d'écrire ici mieux qu'ailleurs, et de poursuivre, tant que le cyclone Internet n'aura pas tout balayé, une histoire à nulle autre pareille.

Prologue

Rien ne laisse pressentir, en ce printemps 2013, que l'avenir va basculer. Ils sont tous là, le 29 mai, rassemblés pour l'une de ces réunions extraordinaires qui scandent l'histoire d'un journal. À la demande de la société des rédacteurs, Claude Perdriel, président fondateur du *Nouvel Observateur*, a convoqué ses équipes pour leur annoncer qu'il allait modifier la formule de l'hebdomadaire. L'œil vif, le ton optimiste et résolu comme souvent, il détaille le projet du moment. Le président du directoire, Laurent Joffrin, est à son côté. Il ne dit mot, on devine qu'il n'est pas d'accord.

Jean Daniel arrive en retard, d'un pas lent, le visage grave. Il tape sur l'épaule des journalistes, la foule s'ouvre devant lui. Il vient s'asseoir à côté de son vieux complice. Ce n'est pas le sujet du jour mais Claude Perdriel lance : « La ligne politique est fixée par Jean Daniel, je le redis. »

Pas un journaliste ne proteste. On ne s'insurge pas contre l'évidence de l'Histoire. Personne, jamais, n'aurait envie de remettre en cause la légitimité du patriarche, du journaliste engagé, de l'intellectuel respecté, de l'homme qui a cofondé avec Claude Perdriel, un demi-siècle plus tôt, ce journal

prestigieux qu'ils font vivre et qui les nourrit. Pourtant, Jean Daniel, trahi par sa santé, se fait rare place de la Bourse, dans les couloirs du Nouvel Obs. Il a espacé ses éditos, depuis un ou deux ans. On lui garde la place, la première page, jusqu'au dernier moment, mais on prépare toujours un plan B. Contraint de renoncer parfois à ses déjeuners du vendredi, dans la salle à manger du journal, il ne dit plus si souvent la « messe », selon l'expression de ses fidèles.

« La ligne politique est fixée par Jean Daniel », répète pourtant l'orateur. Dans son coin, Sylvain Courage, l'ancien président de la société des rédacteurs, sait qu'il s'agit d'une fiction. Trois ans plus tôt, en 2010, avec la complicité de Claude Perdriel, patron et unique actionnaire du *Nouvel Observateur*, et de Denis Olivennes, alors numéro 2 du groupe, il a « mis à jour » la charte de déontologie et l'a fait voter à 82 % par la rédaction. Dans la nouvelle mouture, une phrase a été rayée du paragraphe définissant l'orientation de l'hebdo : « Seul Jean Daniel ou la personne désignée par lui peut engager le journal. » Biffé sans avoir été ni consulté ni prévenu.

Dans la belle pièce blanche et claire où il reçoit chez lui, rue Vaneau, dans le 7^e arrondissement, Jean Daniel commente ironiquement, quelques jours après la réunion : « Claude a dit que j'incarnais le capital intellectuel et moral du journal, c'est gentil. » Affaibli en ce printemps par la maladie, il reste trop orgueilleux pour se payer de mots : « Jamais il ne s'est autant réclamé de moi qu'en ce moment, décoche-t-il. Le journal va mal, on est en période de crise. »

C'est tout lui. C'est tout eux, un couple inséparable qui n'en finit pas de se déchirer à petit bruit. C'est toute l'histoire romanesque de cet hebdomadaire. Aux yeux de ses fans abonnés, la beauté de cette saga tient sans doute au fait que L'Observateur s'est créé pour servir de relais, de moteur, de repère, de chambre d'écho à la gauche et, plus largement, à une façon d'embrasser le monde, très politique, assez littéraire, plutôt spirituelle, et longtemps un rien snob. Mais elle tient d'abord au miracle de sa longévité, de son homogénéité,

Prologue

de sa cohérence, au fait qu'elle repose sur deux personnalités fortes, impressionnantes de vitalité, qui jamais, pendant un demi-siècle, n'ont lâché l'affaire.

L'histoire du *Nouvel Observateur*, c'est d'abord l'épopée personnelle de ces deux hommes, le journaliste et le chef d'entreprise, qui ont entretenu pendant cinquante ans des relations intenses et complexes, des rivalités vibrantes, une lutte de pouvoir tatillonne, une fraternité hérissée, une solidarité obstinée, une dépendance affective ancrée dans la fatalité d'un destin qu'ils s'étaient choisi à trente-huit et quarante-quatre ans, pour le meilleur et pour le pire.

En cinquante ans, le monde a tourné. Jusqu'en 2014, Jean Daniel incarnait toujours l'âme du *Nouvel Observateur*. Il en était l'identité, d'aucuns diraient le « label ». À l'étage des chefs de la rédaction, on entendait encore murmurer : « Qu'en pense Jean ? Il faut en parler à Jean. » À chaque relance d'abonnements, Claude lui demandait d'y aller de sa lettre aux lecteurs passés, présents et à venir.

Mais il est maintenant une sorte de fantôme tutélaire, une statue du Commandeur dont on sait qu'il souffre de voir son rêve de journal lui échapper, qu'il regrette sévèrement les sacrifices concédés aux dieux du marketing ou à la médiocrité de l'époque, couvertures, titres, sujets jugés « vulgaires » ou étrangers à « nos valeurs ». Il n'y peut mais.

« L'hommage à Jean Daniel est désormais un genre littéraire, surtout à L'Obs, observe Jacques Julliard, longtemps chroniqueur fétiche de la maison. On l'encense comme un porte-drapeau. En attendant, c'est Perdriel le patron. En tout cas, jusqu'en 2014. » Claude Perdriel le pragmatique, l'inventif qui, très vite, s'est battu avec succès – parfois contre Jean Daniel ou la rédaction – pour élargir le lectorat du journal, quitte à biaiser avec son ADN, qui l'a sauvé financièrement quand il agonisait grâce à sa réussite plus prosaïque d'industriel du sanibroyeur, et qui a acquis peu à peu la quasi-totalité des parts du journal. Au *Nouvel Observateur*, il est désormais chez lui. Le choc, lorsqu'il se résout à se défaire du contrôle de l'hebdo, pour le sortir de l'enlèvement, pour protéger d'une

spirale de pertes sa femme et ses enfants, sera d'autant plus renversant.

Voici quelque temps, blessé d'avoir été tenu à l'écart d'une décision de poids, Jean Daniel a donné sa démission. C'est lui qui le détaille, un après-midi de juin, à mots menus. « Le minimum de correction, c'était de m'associer. Je ne faisais plus peur à personne. J'ai démissionné pendant trois semaines. » Sans envoyer de lettre, mais tout de même. Nathalie Collin, la nouvelle patronne du journal aux côtés de Laurent Joffrin, le rattrape par le jabot. « Elle a fait un référendum chez les abonnés, raconte Jean Daniel. J'ai obtenu un tel score qu'elle ne pouvait, m'a-t-elle dit, me laisser partir. » Cette anecdote prouve deux faits : Le Nouvel Obs avait encore besoin de Jean Daniel, et réciproquement.

Le Nouvel Observateur va fêter ses cinquante ans, le 19 novembre 2014, Claude aura quatre-vingt-huit ans, Jean en aura quatre-vingt-quatorze. En un demi-siècle, la balance du pouvoir a peu à peu glissé du journaliste à l'industriel. Le couple tient bon, en 2013, jusqu'au cataclysme de la vente au trio Pierre Bergé-Mathieu Pigasse-Xavier Niel, les maîtres du quotidien *Le Monde*. Restés coprésidents du comité éditorial, tous deux veillent encore avec émotion sur ce journal dont, séparément, ils parlent chacun comme de son enfant. L'enfant a pris de la maturité et des manières de notable. Il est moins chien fou, moins pointu, moins intello, plus conformiste, plus grand public. On ne passe pas impunément d'un troupeau de quelques dizaines de milliers de lecteurs à une masse d'un demi-million d'acheteurs. Pour l'essentiel, il reste fidèle aux valeurs exaltées par ses deux pères, et quand il transgresse à la une, pour le plaisir d'un chef ou la soif de ventes au numéro – l'affaire Iacub-DSK, par exemple – on se querelle, au siège du journal, et chacun de disputer gravement dans les couloirs et les ascenseurs : « Cette couverture, franchement, est-ce bien Obs ? »

Non, ce n'est pas toujours Obs. Mais le qualificatif a conservé tout son sens, et c'est un exploit. Un sens parfois

Prologue

indicible tant la subjectivité s'en mêle. Le journal a gardé son cap : il n'a jamais cessé d'appeler explicitement à voter pour le candidat de gauche au second tour des élections présidentielles. Il n'a jamais renoncé à ses combats pour la liberté et la tolérance, pour une société plus égalitaire, contre les discriminations, le racisme, les sectarismes, a fortiori les totalitarismes. Généreux mais flou. Comme l'époque. Qu'est-ce qui est Obs, qu'est-ce qui ne l'est pas quand la gauche française ne sait plus exactement où elle habite, quand les luttes anti-coloniales ont fait place à des guerres intestines, quand les murs du communisme soviétique sont tombés, quand l'anomie du « tout se vaut » et le fanatisme ethnico-religieux se conjuguent sur une planète dopée par le Web ?

Qu'est-ce qui est Obs, qu'est-ce qui ne l'est pas quand des générations de journalistes se sont empilées au siège du *Nouvel Obs*, six décennies séparant les plus jeunes des plus âgés ? À chacun sa vision, à chacun sa nostalgie. Quand on parle avec eux, individuellement, on saisit vite qu'ils sont tous, quelle que soit leur génération, conscients du poids du passé et d'une mythologie qu'ils entretiennent sourdement tout en affirmant parfois qu'elle n'a plus guère de fondement. « Le journal s'est banalisé », gémit-on. « C'est un théâtre, pestent les plus déçus, la comédie de la gauche. » Lancé en 1964 comme l'étendard de toutes les gauches réunies, à l'exception des communistes prosoviétiques, *Le Nouvel Observateur* s'est redéfini en 2004 dans sa charte comme un journal « social-démocrate ». Réaliste, le qualificatif passait autrefois, dans la bouche de certains de ses piliers, pour légèrement méprisable.

Les plus jeunes n'ont sans doute pas connu la fierté de leurs aînés, ce sentiment aigu et grisant d'appartenir dans les années 1960 à une avant-garde intelligente et rebelle, puis, dans les années 1970 et 1980, à une petite élite à la mode, flattés par la fascination qu'ils exerçaient sur Saint-Germain-des-Prés et au-delà. On intégrait *Le Nouvel Obs* comme on monte au front, parce qu'on était de gauche, dans la France de de Gaulle, Pompidou, ou Giscard. Aujourd'hui, la social-démocratie est au pouvoir et certains entrent au

Nouvel Obs comme ils iraient à *Marianne*, à Libé au *Parisien* ou au *Monde*, l'essentiel étant d'écrire dans un journal digne. Tous savent bien qu'ils ont de la chance de grandir professionnellement dans un cocon aussi moelleux et civilisé, où l'on est plutôt bien traité, et dont personne, jamais, ne souhaite les voir partir, sauf s'ils contreviennent expressément aux codes du clan.

Car elle est là, la grande particularité du *Nouvel Observateur*. Animé par un chef de tribu aux manières de cardinal, possédé par un même – et finalement unique jusqu'à la vente – actionnaire depuis sa naissance, l'hebdomadaire est resté pendant presque un demi-siècle une famille. On peut s'y détester puisque l'on est censé s'y aimer par définition. L'affectif est de mise. Pas un des entretiens conduits pour cette enquête qui n'ait débouché à un moment ou à un autre sur cette exclamation : « Un Tel, je l'adooore. » C'est un journal où l'on s'adooore. Même Ariane Chemin qui, venue du *Monde*, y est retournée au bout de trois ans, assure sans ciller « adoooter » cette rédaction. « Je suis fou de joie, je vous embrasse », s'écrie parfois Claude Perdriel lorsqu'il « tombe » une nouvelle recrue comme un play-boy séduit les filles. « Revenez quand vous voudrez, la porte sera toujours ouverte », répétait-il encore en 2013 à ceux qui s'en allaient. Et c'était généralement vrai.

Voilà aussi pourquoi cette maison ne ressemble à aucune autre. Sous la houlette de Claude Perdriel, l'entreprise Nouvel Obs a été pendant un demi-siècle administrée comme une PME familiale, défiant les convenances managériales et parfois l'éthique prêchée dans ses colonnes. Le népotisme, ici, n'était pas un gros mot. Le copinage, longtemps, y fut une preuve de bienséance. « Ce n'est pas du copinage, c'est un ami », répliquait Pierre Bénichou – l'une des figures-cultes du journal avant de devenir un notable de « On va se gêner » sur Europe 1 – quand on lui reprochait de prétendre placer l'article d'un pote sur un autre pote. Mais lorsqu'un membre de la famille va mal, la maison ne le laisse jamais choir. Jusqu'à la fin de son règne, Claude Perdriel aime

Prologue

parler de L'Observateur comme d'un club, où l'on se coopte. Jean Daniel a veillé jusqu'à la limite de ses forces, tant qu'il en a eu le pouvoir, à ce que le cercle des amis – intellectuels, hommes politiques – qu'il adoube depuis des décennies soit protégé de toute attaque.

Ces « amis » ont vieilli. Les lecteurs aussi. Quand on demande aux plumes de L'Obs nées après 1964 quelle image de l'hebdomadaire elles avaient avant d'y entrer, presque toutes répondent : « C'était le journal de mes parents. » Voire de mes grands-parents. C'était brillant, chic, très bien écrit. C'est toujours bien écrit. Mais leurs copains ne le lisent pas. L'âge moyen des lecteurs est passé de quarante-cinq ans voici dix ans à cinquante-cinq ans environ aujourd'hui.

Visiter le passé de cet hebdomadaire quinquagénaire, c'est entrer dans une maison de famille dont on connaît tous les membres sans les connaître, c'est se vêtir d'une robe de chambre douce et usée, ouvrir des placards où dorment des querelles oubliées, les débats jamais clos, les accidents de l'Histoire encore ensanglantés, les lubies, les bons mots, les fous rires, les idéologies fanées, les quêtes inassouvies, les passions incestueuses entremêlées dans les rets d'une actualité couchée sur du papier jauni.

Un journal, c'est un miracle et un mystère. Ou comment la complexité du monde se retrouve enserrée dans quelques dizaines de pages. Derrière les noms qui ponctuent chaque article, nul n'imagine la peine, l'angoisse, les engueulades, les fous rires, la fébrilité, l'excitation qui ont produit ces lignes. Nul ne mesure de quels compromis chaque numéro est le fruit, au *Nouvel Observateur* comme ailleurs. Compromis fragile et tremblant entre chaque rédacteur et la réalité qu'il ne peut qu'esquisser, dans un format donné, en s'efforçant de ne pas la trahir. Compromis entre les cent quarante journalistes singuliers qui composent la rédaction et leur hiérarchie. Compromis entre ces chefs et les pères fondateurs. Compromis entre la volonté de réaliser le journal dont on rêve et l'obligation de le vendre. Compromis entre le passé qui a tissé l'identité du titre et l'avenir qu'on doit préparer.

On revient toujours à ce passé qu'il faut donc raconter, l'histoire d'un groupe humain orchestré par deux hommes. Dans le premier numéro du *Nouvel Observateur*, Jean Daniel, au détour de son éditorial, cisèle cette phrase qui résonne étonnamment aujourd'hui : « La gauche se cherche. Et en même temps elle sait qu'elle existe. » C'est une attitude, précise-t-il. Un état d'esprit. « En somme, la gauche est une patrie. On en est ou on n'en est pas. C'est ainsi. » À sa naissance, il place son journal sous les auspices de deux personnalités qu'il révère, Pierre Mendès France et Albert Camus. C'est à Sartre qu'il demande de lancer le premier numéro par un grand entretien. Quarante-cinq ans plus tard, cruelle ironie, ce sont les fesses de Simone de Beauvoir qui font la couverture de l'hebdomadaire. Une très belle photo, un rien retouchée, qui suscite la polémique.

Le 5 avril 1971, autour de cette même Simone de Beauvoir, s'ordonnait le manifeste des 343 femmes qui, dans les colonnes de L'Obs, s'accusaient publiquement d'avoir avorté pour mieux exiger que l'interdit soit levé et leur droit au libre choix inscrit dans les textes. Au regard de la loi, c'étaient des délinquantes. Le 21 novembre 2012, ce sont des victimes, 313 cette fois, qui ont signé à leur tour un manifeste : « Je déclare avoir été violée. » La posture a changé. Pas celle du journal, qui brise le silence. Jean Daniel le premier tient ses positions sur l'essentiel, en particulier sur le sujet qui lui est sans doute le plus cher, la paix au Proche-Orient.

« On est à des années-lumière de la promesse annoncée par le premier numéro, soupire pourtant l'un des vieux routiers de L'Obs, René Backmann. En changeant de forme, le journal a changé de fond. La rubrique sociale a été remplacée par la rubrique économie, et maintenant elle coexiste avec une rubrique entreprendre. » Guy Sitbon¹, autre figure, se souvient d'un âge d'or où l'on croisait Foucault, Barthes, Chéreau, Badinter ou Strehler : « C'était l'hebdo d'où toutes

1. Journaliste ami de Jean Daniel, qui passera de *L'Express* au *Nouvel Observateur*.

Prologue

les idées nouvelles partaient. » « Aujourd’hui, ils sont à la ramasse », grimace une ex-Obs.

Le Nouvel Observateur d’antan ignorait superbement des phénomènes de masse comme les chanteurs yé-yé. Pas une ligne sur Woodstock, non plus. C’était son snobisme et son choix. Un demi-siècle plus tard, il met Daft Punk à la une de son supplément magazine et l’affiche en façade de son immeuble, place de la Bourse, sur cinq étages : c’est une publicité.

Les anciens avaient l’obsession d’écrire ce qui leur paraissait juste de publier. C’était l’esprit de Jean Daniel, qui a quitté *L’Express* quand il est devenu un newsmagazine. Claude Perdriel, lui, n’a eu qu’une idée fixe à partir des années 1980, prendre la tête en diffusion de ces newsmagazines hier dédaignés. L’obsession de vendre a pris le dessus. Principe de réalité, désormais. L’hebdomadaire souffre, comme tous les titres de presse, de la mutation des habitudes de lecture, de l’essor fulgurant d’un Web qu’aucun d’entre eux ne parvient vraiment à domestiquer assez astucieusement pour en faire un modèle économique rentable.

Au *Nouvel Observateur*, longtemps, la sérénité a régné. On y savait Claude Perdriel toujours prêt à voler au secours du titre. « On n’avait pas peur de l’avenir, raconte Franz-Olivier Giesbert, qui dirigea trois ans la rédaction dans les années 1980¹. Personne ne regardait vraiment les comptes, tout s’arrangeait inéluctablement. » L’un des chefs de la rédaction confirme aujourd’hui : « Il y a toujours la vague idée qui flotte : Père Noël va arriver et sortir une idée de son chapeau. »

« Ça va changer », prévenait Giesbert en 2013. L’édredon douillet a fini en effet par se déchirer. Claude Perdriel a dû renoncer à la périodicité hebdomadaire du supplément qu’il a tant chéri, *TéléObs*, pour ne le publier que tous les quinze jours. Le 16 septembre 2013, il a annoncé une perte de 4,8 millions pour l’année 2012 – et pire pour 2013, 7 millions de déficit attendus. Il a prévenu qu’il devait se séparer d’une

1. Devenu une star des médias, il était encore en 2013 le patron de la rédaction du *Point*.

Le Nouvel Observateur

vingtaine de collaborateurs sur deux ans. La déprime guettait. Ce qui n'a pas empêché le journal, le jeudi suivant, d'offrir en couverture un sujet sur l'optimisme dans lequel Laurent Joffrin a tressé de la pensée positive dans un édito qui a dû plaire à Claude Perdriel : « On n'est pas un journal protestataire. On cherche des solutions aux difficultés sociales. On veut prendre le bon côté des choses. » La solution s'est imposée à l'actionnaire quelques semaines plus tard : commettre l'impensable, vendre.

L'horizon était incertain. L'âge s'en mêlait. Perdriel avait organisé sa succession de manière à assurer l'indépendance du Nouvel Obs après sa mort. Mais, pas plus que Jean Daniel, en tout cas jusqu'à il y a peu, il n'était parvenu à installer durablement un dauphin ou une dauphine aux manettes du journal. Les uns, pris en étau entre les deux frères ennemis, se sont retrouvés paralysés. Les autres, piégés par le double discours sentimental et autocratique de Claude Perdriel, n'ont pas supporté d'être privés du pouvoir qu'il leur octroyait avec enthousiasme d'une main tout en les en privant de l'autre.

En décembre 2013, Claude Perdriel a donc craqué. Il s'est affirmé résolu à s'associer en cédant une partie des actions de L'Obs. Mais tout en se disant prêt à lâcher le contrôle de son journal, il a affiché sa détermination à négocier un dernier pouvoir, celui de continuer à veiller quelque temps sur lui, à garantir son indépendance, à protéger sa rédaction.

Le Nouvel Observateur est leur enfant *ad vitam aeternam*. Il a de nouveaux oncles mais ne peut changer de pères. L'Histoire dira s'il leur survivra, et comment. « C'est comme une série télé, observe un journaliste de L'Obs. Les épisodes s'enchaînent et on ne connaît pas la fin. Il y a toujours quelque chose qui nous échappe. » Comme un charme. Ce fil, entre amour et ressentiment, qui ligote ensemble ces deux hommes, les relie depuis cinquante ans à l'histoire du monde et de la France, et vibrera tant que *Le Nouvel Observateur* vivra.

Un si joli mariage

« *C'est rare, un couple qui dure comme ça* »

Fêter ses noces d'or, c'est une prouesse. À la tête d'une entreprise, c'est carrément un exploit. Jean Daniel et Claude Perdriel, cinquante ans après leur union, partagent toujours les titres de cofondateurs et coprésidents du comité éditorial. « C'est rare, un couple qui dure comme ça », observe Jean Daniel¹, mi-figue mi-raisin. Leur bébé est encore vif, malgré la crise. Sauf dans les kiosques où il s'affale, il domine ses concurrents grâce à une politique d'abonnements acharnée. Claude Perdriel y tient, à son demi-million d'exemplaires et à cette première place décrochée à l'arrache voici un quart de siècle.

De ce succès, Jean Daniel, lui, est fier à la façon dont une mère applaudit son enfant devenu milliardaire alors qu'elle le rêvait académicien. Aux yeux de tous, *Le Nouvel Observateur* reste son journal, dont il occupe la première page et surveille les pages débats, mais ce n'est plus son affaire. Unique propriétaire de l'hebdomadaire, Claude Perdriel

1. Cette citation comme toutes les suivantes, sauf précision contraire, sont issues d'un entretien avec l'auteure, le 22 janvier 2013.

est jusqu'en 2014 seul président du conseil de surveillance, dont Jean Daniel est un membre boudeur.

Ce partage des rôles était inscrit dans les gènes de leur union. Ces deux-là étaient faits pour s'entendre, pas pour se comprendre, comme souvent dans les couples. L'un est un bâtisseur inventif et ludique, l'autre est un orgueilleux chantourné et charismatique. L'un veut qu'on l'aime, l'autre qu'on l'admire.

Juif d'Algérie, Jean Daniel est né Bensaïd en 1920 d'un père minotier et a grandi à Blida, dans la chaleur méditerranéenne et le culte d'une France qui lui a retiré sa citoyenneté sous Vichy en 1940 – abrogation du décret Crémieux – pour la lui rendre en 1943. De culture catholique, lui, Jean-Claude Perdriel est né six ans plus tard au Havre, en bord de Manche, d'une lignée de fabricants de voiles.

Tardillon non désiré d'une fratrie de onze enfants, Jean est choyé comme un petit roi par sa mère et surtout sa sœur aînée Mathilde qui, déterminée et cultivée, ouvre sur le monde ce frère nonchalant et souffreteux qui peine à l'école. Sa naissance, il le sait, a provoqué chez sa mère « une terrible maladie, l'épilepsie, dont les crises terrorisent les enfants », confiera-t-il. Faute de place, il dort jusqu'à l'âge de six ans dans la chambre conjugale. Il redouble trois fois mais s'emploie à se distinguer. Secret, ombrageux, renfermé, très fin et sensible, il ressemble un peu à ce père distant et mystérieux qui, lorsqu'il traverse le village une valise à la main, répond à ceux qui lui demandent s'il va à la gare : « Je ne sais pas. » Des décennies plus tard, le mot fuse de la bouche de ses amis : « Jean, c'est un prince arabe. » Ils reprennent un mot de Philippe Viannay, l'un des acteurs de la création du Nouvel Obs : « Un prince arabe qui en a la nonchalance, mais juge selon deux critères, le talent et l'allégeance. » Son intérêt pour la chose scolaire se réveille à l'adolescence, sous l'influence de deux professeurs de lettres successifs. Il est doué en français. À quatorze ans, il rêve d'être écrivain.

Un si joli mariage

Le père de Jean-Claude, lui, pianiste, peintre amateur, charmant, mais joueur, est vite ruiné. Sa mère, mariée à dix-huit ans, le quitte à vingt-cinq pour un homme dont elle est amoureuse, son futur beau-père, qui administre plusieurs sociétés dont une compagnie maritime mais n'est pas encore libre. Il est marié.

Les deux parents de Jean-Claude, chacun de son côté, ont des situations trop précaires pour assurer l'éducation du petit, qui n'a pas quatre ans. Toute son enfance, il est ballotté. Sa grand-mère maternelle, qui a renié sa fille, veille de près ou de loin sur Jean-Claude, dont elle encense l'intelligence. On ne le met guère à l'école et, quand il y va, peu de temps, vers l'âge de onze ans, elle lui fait sauter des classes. Mais il est confié tantôt à des cousins agriculteurs dans les Landes, tantôt à la famille de la marraine de sa mère, les Lévy, « ma vraie famille », dit-il. Des juifs aimants et cultivés qui lui inspireront une reconnaissance éperdue. Au lycée Janson-de-Sailly, pendant la guerre, il découvre horrifié l'étoile jaune et se vante, un temps, d'avoir une mère juive. Plus tard, il soupirera souvent : « J'aurais aimé être juif ou protestant. » Comme ces hommes qui forment la bande de Jean Daniel, lorsqu'il le rencontre au cours de l'hiver 1961.

Passionné par la presse, Claude Perdriel rêve alors – fortune faite dans l'industrie – de créer un journal réunissant les meilleurs de la place. « Il voulait s'affirmer dans Paris, raconte Daniel. Il me cherche, il me trouve. » Le journaliste britannique Boris Kidel a servi d'entremetteur. Il est le mari de Françoise Buquet, la demi-sœur de Claude Perdriel, mais il appartient au « Maghreb Circus ». Ainsi Jean Daniel, alors reporter vedette de *L'Express*, avait-il surnommé ce groupe de journalistes qui ont suivi la guerre d'Algérie en bouillant contre le colonialisme et qui se retrouvaient le soir sur le rocher tunisien de Sidi Bou Saïd, « où se mêlaient l'information et la pépée », selon Guy Sitbon, membre actif de la bande et futur pilier du *Nouvel Observateur*, comme Josette Alia.

Par l'intermédiaire de Kidel, Jean Daniel est donc invité à dîner chez Perdriel. Son hôte est un industriel, président de la Société française d'assainissement, spécialiste du traitement des eaux usées, et un noctambule habitué des clubs de Saint-Germain-des-Prés, pas son genre. Mais il s'intéresse à la littérature : Perdriel a dirigé pendant quatre ans *Le Cahier des saisons*, une revue lancée avec son ami Jacques Brenner pour contrer l'influence de Robbe-Grillet et la mode du nouveau roman, qu'il hait.

Le dîner a lieu au domicile de Claude Perdriel, boulevard Suchet. Jean Daniel ne sait pas, en s'y rendant, qu'il finira par habiter ce même appartement et tomber amoureux de la même femme, Michèle Bancillon, ex-épouse météorique de l'industriel. Elle est là, ce fameux soir, une blonde aux yeux lagon, ravissante et lumineuse. Le divorce est en cours, ils n'ont pas d'enfant, mais Claude ne rompt jamais ses liens, avec elle moins qu'avec quiconque. « Elle est restée ma meilleure amie, confie-t-il, une sœur. »

Jean Daniel est peut-être impressionné par la réussite de ce polytechnicien entrepreneur. Enfant, il a été ébloui quand son aîné Georges fut admissible à l'X. « Mais, Claude et moi, nous n'appartenions pas au même monde », dit-il. Le reporter engagé pour l'indépendance de l'Algérie entend peser sur l'Histoire. Amateur de voitures de sport et de jolies femmes, Claude Perdriel fréquente une bande de gens pétillants comme du champagne, chez Castel et chez Régine, autour de Bernard Frank et de Françoise Sagan.

L'industriel a le coup de foudre pour Jean Daniel, qui l'épatait de loin par ses analyses et sa plume. Des coups de foudre pour les journalistes, il en éprouvera souvent par la suite. Jamais aussi puissants ni persistants. Claude Perdriel veut Jean Daniel, et il l'aura. Il veut faire un journal et il le fera. « Quand Perdriel se réveille avec une idée, raconte Jean Daniel, il a une telle force, une telle détermination, qu'il est difficile de lui résister. Il m'a cherché, il m'a choisi. »

Un si joli mariage

Ces deux hommes sont dissemblables. Quand on écoute les témoins de ce long mariage, défilent les oxymores : « Ils s'adorent et se jalouent », dit la geste officieuse. « Des frères ennemis », renchérit une proche de Perdriel. « Au fond, ils sont complémentaires comme des siamois, assure Jérôme Garcin¹. Ils ont joué de fausses oppositions pour caler leurs autorités respectives. » Presque cruellement, cinquante ans après, Jean Daniel insiste sur leurs différences. N'allez pas prétendre que chacun aurait voulu être l'autre. Pour l'avoir suggéré dans le film réalisé par Virginie Linhart pour les quarante ans du *Nouvel Obs*, le dessinateur Wiaz s'est fait assaisonner par Jean. Quant à Claude, il l'a félicité. Dans le couple, c'est lui qui enlumine l'album de famille et ne supporte pas qu'on mette en doute son entente avec Jean : « Il n'y a pas une feuille de papier à cigarettes entre nous deux². »

Au-delà de ces différences, revendiquées ou niées, ces deux-là se font pourtant écho et comblent confusément leur manque. Claude, qui a une mentalité d'orphelin, s'est amputé doublement, au cours de sa vie. À l'âge de huit ans, il a supprimé la première moitié de son prénom – Jean, justement – comme s'il espérait repartir de zéro. Une fois adulte, il a occulté l'existence de son unique frère, dont il ne parle jamais, bien qu'il l'ait soutenu, et dont les errements ont pendant quarante ans relevé du secret de famille. En ce Jean-là, il croit retrouver un « frère », comme il s'emploie à le répéter, un frère aimable, estimable, et peut-être obscurément l'autre moitié de lui-même. Celui que parfois il regrette de ne pas être, doué pour l'écriture, sophistiqué, intellectuel et beau, avec cet air de légitimité qu'offre la certitude d'être nécessaire sur terre.

Jean Daniel a le sens du clan. Claude Perdriel a faim de famille. Pour des raisons diamétralement opposées, ils sont tous deux habités par un besoin d'autonomie impératif. Claude en a manqué, enfant, tandis que le jeune Jean

1. Entretien avec l'auteure, le 5 juillet 2013.

2. Entretien avec l'auteure, le 29 mars 2013.

a étouffé sous le poids d'une famille nombreuse, oppressante et douillette comme le soleil d'Algérie. Comme encombré de lui-même, il a eu du mal à secouer la gangue qui le corsète, et le vertige qui l'étreint parfois, diagnostiqué alors « psychasthénie ». Sa sœur lui a transmis sa passion pour les héros stendhaliens. Ses professeurs, André Belamich puis Marcel Domerc, lui ont servi de mentors. Il a aimé Gide, Giono, Malraux et bien sûr Camus. À quatorze ans, il a commencé à lire *Monde*, un hebdomadaire de gauche créé par Henri Barbusse. Quand celui-ci appelle ses lecteurs à créer des comités de soutien au journal, Jean prend la plume pour annoncer qu'il crée un cercle à Blida. Le sentiment de son importance, gonflé d'une sourde angoisse qui ne le quittera pas, l'aide à se frayer un chemin dans la vie.

Perdriel, à l'inverse, a mis du temps à se prendre au sérieux. La vie est un jeu, à ses yeux. Il faut miser, sans hésiter. Mais lui ne perdra pas, contrairement à son père. Il a trop envie de gagner. Le chef d'entreprise, qui a longtemps craint de ne compter pour personne, a surtout eu très jeune l'obsession de ne plus jamais dépendre matériellement de quiconque. Quand sa mère et son beau-père l'ont repris, à l'âge de douze ans, il a douloureusement supporté de se sentir mal aimé, parfois humilié par une mère cinglante qui ne croyait guère en ses capacités et l'a privé du chien auquel il s'était attaché dans son immense solitude. À l'adolescence, il a rejeté le milieu bourgeois dans lequel il se retrouvait soudain immergé grâce à son beau-père.

Lorsque des polytechniciens sont venus expliquer aux élèves du lycée Janson-de-Sailly qu'à l'X on était nourri, blanchi, logé et payé, le jeune Claude a illico décidé de se présenter, avec succès. Puis il a travaillé, très vite, en tournant le dos aux mains qui se tendaient par solidarité de classe. Il aurait tout de même conclu des affaires immobilières avec Edmond de Rothschild. Il est devenu bougnat, chargeant et déchargeant lui-même des sacs de charbon sur sa carcasse de poids léger. Puis il a monté une société

Un si joli mariage

d'épuration des eaux. Mal à l'aise, jure-t-il, avec les *deals* à négocier face aux municipalités, il leur a préféré les Castors, ce mouvement social d'échange de compétences où l'on s'aidait mutuellement à construire des maisons à moindres frais. C'est pour rendre service aux Castors qu'il a eu l'idée du « sanibroyeur », système pour w.-c. de broyage des déchets, tremplin de sa fortune.

Dans les livres, Jean Daniel s'est forgé un destin. Claude Perdriel s'est réfugié, petit, dans la littérature, comblé d'y rencontrer tant d'intimes, tout au bonheur de vibrer par procuration. Tous deux ont soif de reconnaissance, et cette soif est loin d'être étanchée lorsque leurs destins se croisent, vers leurs quarante ans. L'un a le goût des mots, des idées, des belles causes, des grands hommes et de la complexité du monde. L'autre a le sens de la légèreté de l'être, des beaux sentiments, et de la force de l'action. L'un veut être reconnu par ce qu'il est, l'autre par ce qu'il fait.

Tous deux apprécient le luxe. Jean Daniel aime en jouir, Claude Perdriel, qui roule alors en Jaguar, adore aussi l'offrir aux autres, à ses femmes successives, à sa bande, à ses causes. L'argent est une arme affective pour cet homme qui n'a guère d'ego et couvre de cadeaux ceux, et surtout celles, qui prétendent le quitter. À l'une de ses recrues, débauchée avec peine, il lance comme en passant : « J'ai l'habitude d'offrir 30 % de plus aux gens qui viennent chez moi. » Petite vantardise, loin d'être toujours fondée. L'argent, c'est son panache à lui. Jean Daniel est bien trop esthète pour s'y intéresser. « Il déteste ça », répètent tous ses proches unanimes, bien que ce dégoût affiché masque une réalité plus complexe.

Lors de ce fameux dîner inaugural, Jean, qui a longtemps vécu avec son amour de jeunesse Marie Susini, devenue écrivain, fond pour Michèle, l'ex-femme de Claude, alors que celui-ci s'entiche de son nouvel ami et entreprend de se l'attacher. Il l'invite en vacances, comme il le fait avec tous ses copains, dans sa villa de Saint-Tropez ou son chalet de Megève. « Façon de les empêcher d'aller chez les autres »,

persiflera Daniel¹. En juillet 1961, le journaliste est reçu dans le Midi. Michèle Bancillon est là. Moments de bonheur. Les vacances sont interrompues par le coup de téléphone d'un autre polytechnicien, Jean-Jacques Servan-Schreiber. L'actualité oblige. La tension monte de l'autre côté de la Méditerranée. Jean est appelé en Tunisie.

Sept ans qu'il est à *L'Express*. Il avait déjà trente-quatre ans quand il a intégré la rédaction de l'hebdomadaire, trois mois après sa création, après un parcours hésitant depuis ce jour où son prof de français, André Belamich, a lu sa rédaction devant la classe. Depuis, le jeune Jean Bensaïd a commis son premier article dans le bulletin de la Fédération des Sociétés juives d'Alger. À vingt-deux ans, étudiant en philo, il guide un commando au moment du débarquement des Américains en Algérie, et rédige une allocution de bienvenue que prononce le maire de Blida. Puis, il déserte l'armée de Giraud pour rejoindre la division Leclerc et les Forces françaises libres. Dans la 2^e DB, il retrouve un camarade de fac, Charles Guetta, qui jouera un rôle au *Nouvel Observateur*.

À la Libération, il s'installe à Paris près de Marie Susini, dévore le quotidien *Combat* – où signe Albert Camus –, poursuit ses études de philo, qu'il interrompt pour entrer en 1946 au cabinet de Félix Gouin, alors chef du gouvernement provisoire, dont il écrit les discours. « On s'inclinait devant moi, cela me flattait », confesse-t-il. Mais il renonce à viser l'agrégation. « Pour l'avoir, il fallait être plutôt disciple de Merleau-Ponty, assister à certaines soirées snobs de l'intelligentsia. »

Deux ans plus tard, il se mêle à l'équipe d'anciens résistants qui créent la revue *Caliban* dont il devient peu à peu l'âme, et où il fait écrire ses deux anciens profs, son cousin Norbert Bensaïd, et ses copains de jeunesse, tel Albert-Paul Lentin. Il orchestre peu à peu tout un réseau de signatures prestigieuses, d'intellectuels et d'écrivains. Il parvient surtout

1. Dans *Cet étranger qui me ressemble*, recueil d'entretiens avec Martine de Rabaudy, Grasset, 2004.

Un si joli mariage

à y attirer Camus, son grand homme, qui y dresse en 1948 un réquisitoire implacable contre l'idéologie marxiste et déclenche l'un de ces débats historiques et sans fin que chérit Jean Daniel.

Le journaliste s'est constitué là un trésor d'expérience et de relations qui lui serviront au *Nouvel Observateur*. Pour l'heure, *Caliban* s'arrête, faute de fonds. Après avoir tenté en vain de lancer avec d'autres, dont Camus, un nouveau titre – *Valeurs*, revue d'art et de littérature – il assure un remplacement comme prof à Alger au lycée Descartes dirigé par son ami André Bénichou, avant d'intégrer la Société générale de presse de Bérard-Quelin. Un boulot de gratte-papier, à ses yeux, jusqu'à ce qu'il couvre en 1953 les premiers tressaillements du Maghreb. Un an plus tard, il intègre *L'Express* de Jean-Jacques Servan-Schreiber, où il assied sa notoriété de grand journaliste sous le nom de Jean Daniel. Lorsqu'il était au cabinet de Gouin, l'obligation de réserve l'avait contraint à se planquer sous un pseudo pour collaborer à une revue de luxe. Il a remplacé son patronyme de Bensaïd par son deuxième prénom et n'a jamais eu envie d'y revenir.

En juillet 1961, c'est en reporter de guerre qu'il lâche ses amis et ses vacances pour repartir au Maghreb, en Tunisie cette fois. Fermement engagé contre la colonisation, il s'interdit les jugements simplificateurs. Il rencontre Habib Bourguiba, qui vient d'exiger le retrait des troupes françaises de la base militaire de Bizerte. Le chef de l'État tunisien reproche violemment aux Français de prolonger la piste aéronavale pour que leurs avions à réaction puissent s'y poser. Jean Daniel et des amis décident d'aller voir ce qui se passe là-bas. Il y a là Charles Guetta, qui voyage dans le Maghreb où il a investi dans les forages pétroliers, et Béchir Ben Yahmed – que Jean a aidé à créer la revue indépendantiste *Action* et qui dirigera *Jeune Afrique*. Bloqués par un chef de poste tunisien, les trois hommes abandonnent la voiture et entreprennent de se rendre à pied jusqu'au PC français, quand un petit avion français les

attaque en piqué. Jean Daniel s'écroule, blessé. Ses deux amis le sauvent, en rampant sous les balles alors qu'il se vide de son sang.

« Jean apprendra plus tard que ce n'était pas une balle perdue », raconte Bernard Guetta, petit-cousin de Charles¹. Un officier français aurait donné l'ordre de le viser personnellement. Le responsable du tir l'a confessé trente ans plus tard, avec des remords : « Je vais bientôt mourir, je ne peux garder ça sur ma conscience. » Jean Daniel, semble-t-il, n'y croit guère. En revanche, à Paris, l'OAS se déchaîne contre les partisans de l'indépendance. Comme ceux de Sartre et bien d'autres, l'appartement qu'il partageait avec Marie Susini est plastiqué en décembre 1961.

Jean Daniel ne réintègre la rédaction qu'en 1963. Il n'y retrouve pas vraiment sa place ni l'accueil attendu. Le cessez-le-feu a été signé le 19 mars 1962, neuf Français sur dix ont ratifié les accords d'Évian. *L'Express* tourne la page. L'Algérie ne fait plus vendre. Le spécialiste du monde arabe n'est plus une priorité à choyer. Le journaliste piaffe. « Je suis sorti de la guerre avec l'idée d'écrire, écrire, écrire, n'importe où. » En Algérie, Daniel a rencontré Che Guevara. Depuis, il nourrit un projet fou : décrocher des rendez-vous avec John Kennedy et Fidel Castro, confronter leurs points de vue respectifs sur la révolution cubaine et l'affaire des missiles. Agacé de ces prétentions, JJSS ne suit pas. Daniel fait financer son voyage par des journaux étrangers et, à la stupéfaction des Français, décroche successivement les deux interviews. L'assassinat de Kennedy, qu'il apprend à Cuba au moment où il prend congé de Castro, brise son espoir de jouer les *go-between* entre les deux leaders. Mais son article est largement repris dans la presse américaine.

1. Entretien avec l'auteure, le 3 octobre 2012. En réalité, Charles était le cousin germain du grand-père de Bernard Guetta, mais il avait le même âge que son père.

Un si joli mariage

Le retour est orageux. JJSS, qui a envoyé son petit frère Jean-Louis étudier le marché de la presse Outre-Atlantique, veut changer la formule de *L'Express*. « Une très bonne idée, assure aujourd'hui Claude Perdriel qui, à l'époque en a pourtant pris le contre-pied. Jean-Jacques, qui était un très grand patron de presse, décide en 1964 de prendre pour modèle *Time* et *Newsweek*. Il va même jusqu'à dire : on ne signera plus les papiers. Jusqu'alors très à gauche, mendésiste, *L'Express* se replace au centre et devient donc un newsmagazine, d'une éthique professionnelle parfaite, mais moins politisé. » Jean Daniel est contre. « Déjà leader d'opinion, poursuit Perdriel, il est parti pour des raisons politiques et ses amis l'ont suivi pour les mêmes raisons. »

Le récit de Jean Daniel est plus nuancé. « À *L'Express*, j'ai fait une crise d'outrecuidance et de vanité, glisse-t-il drôlement. J'avais été blessé, j'avais vu Kennedy et Castro, je ne me prenais pas pour la moitié d'une boîte d'allumettes. » Quand Françoise Giroud dira qu'il n'était pas fait pour être le numéro 2, il réplique : « Pourquoi ? J'ai failli l'être ? » Il se comporte de manière « insupportable », jure-t-il. « À leur place, je me serais renvoyé. Ils se sont érigés en tribunal. Ce sont eux qui m'ont demandé de partir. » Ce jour-là, selon Daniel, Servan-Schreiber marmonne, exaspéré : « Tout le monde dans Paris va croire que je suis devenu fou. On est obligé de se séparer de l'homme le plus talentueux du journal. » Alors, pourquoi le remercier ? « Parce qu'il pensait que je voulais prendre sa place, affirme Jean Daniel. J'avais énormément d'admiration pour lui comme directeur de journal. Mais il était jaloux de moi, pensait Françoise Giroud, qui l'était aussi. »

La rupture n'est pas douloureuse, selon Daniel. « C'est rare, des gens qui au lieu de pleurer se réjouissent de partir. On s'est vite retrouvé chez moi, boulevard Suchet. » Il habite désormais avec Michèle dans l'ancien appartement de Perdriel. « On ne savait pas quoi faire. » Quatre ans plus tôt, en 1960, Claude avait tenté en vain de faire partager à Jean

son ambition : créer un journal. « Je pensais à un journal littéraire », précise-t-il¹. Jean Daniel le présente alors à Gilles Martinet, l'un des deux fondateurs en 1950, avec Roger Stéphane, de *L'Observateur*, un petit hebdomadaire de gauche, très sérieux, très engagé dans le combat anticolonialiste, devenu en 1953 *L'Observateur d'aujourd'hui*, puis en 1954 *France-Observateur*. « Je les ai aidés dans les années 1960, raconte Perdriel. Je n'étais pas riche. » En incidente, le patron du *Nouvel Observateur* insiste : « Je n'ai jamais eu de fortune. Ils étaient contents que je leur apporte 10 %. » René Seydoux, marié à la famille Schlumberger, « apportait beaucoup plus ».

Avec France-Obs, Claude Perdriel met le pied dans un nouveau cercle, plus à gauche, plus intellectuel aussi. Au comité de direction, il se lie avec Philippe Viannay, Hector de Galard, Gilles Martinet. Moins avec Claude Bourdet, qui se perd avec Martinet en disputes de tendances au sein d'un PSU rongé, à peine né, par les querelles intestines, et finit par quitter fâché France-Obs en 1963. Mais c'est de René Seydoux que Perdriel s'éprend. « Il était presque un père pour moi. » Par la suite, il ira souvent le consulter. « Quand on dirige, explique-t-il aujourd'hui, on n'a plus personne pour vous donner conseil. » En réalité, l'industriel savoure la solitude du pouvoir, qu'il trompe en s'entourant doublement. Quand l'équipe de France-Obs lui propose de s'occuper de la gestion du journal, l'idée l'amuse. C'est oui, évidemment. « Mais ils m'ont demandé de travailler avec Philippe Viannay. » Un ancien résistant, l'homme des finances de l'hebdo. « Un homme formidable », souligne Claude Perdriel. Et alors ? « Je ne partage pas. » Ce sera sans lui.

Quatre ans plus tard, donc, à l'issue de la guerre d'Algérie, la France se réveille gaulliste et la gauche divisée

1. Sauf précision contraire, toutes les citations de Claude Perdriel dans ce chapitre sont issues d'un entretien avec l'auteure, le 29 mars 2013.

s'embourbe dans ses déchirures. Les journaux souffrent. « Les gens n'avaient plus d'idéal », observe Jean Daniel. La diffusion de France-Obs s'effondre. Le journal a toujours tiré le diable par la queue. Olivier Todd, qui y entra en 1962, entend encore Jean-François Revel, autre grand du journalisme, le dissuader d'abandonner son poste d'assistant à l'école normale supérieure de Saint-Cloud pour intégrer l'équipe : « N'y va pas, ils ne te paieront jamais¹. » Cette fois, l'entreprise est exsangue. « Me voilà dans une situation particulière, se souvient Perdriel, je suis actionnaire bénévole à France-Obs et, par l'intermédiaire de Jean Daniel, ami de toute la frange mendésiste de gauche de *L'Express*. » Cinquante ans après, le numéro 1 de L'Obs insiste sur une distinction : « À France-Obs, c'étaient des copains. À *L'Express*, des amis. » Une nuance clé dans les négociations qui vont s'ouvrir.

Au printemps 1964, Claude Perdriel et Philippe Viannay se ménagent un tête-à-tête. « Nous nous sommes demandé si on ne pouvait pas réunir les deux équipes. Sans Philippe, ça ne se serait pas fait. » Du sourire dans la voix, Perdriel poursuit : « Jean est intéressé. L'équipe autour de lui est intéressée parce qu'il l'est. Il est d'une autorité reconnue et qu'il fallait reconnaître. » Il tient sa victoire, quatre ans après que Jean a décliné ses avances. Il en jubile encore.

« Au départ, je ne connaissais pas Claude Perdriel, explique Daniel. Nous étions tous deux soucieux d'arriver par des voies non universitaires à des notoriétés esthétiques ou littéraires. Mais nous n'appartenions pas au même monde. » Le journaliste porte le poids de la planète sur les épaules. Perdriel lui apparaît comme un personnage de Sagan, un play-boy. Ses fréquentations, ses restaurants, ses lieux lui sont étrangers. « Ce qu'il m'amuse de ne pas vous dire, distille Daniel, du fond de son fauteuil, c'est que c'était une question de milieu. Dans mon clan, on n'était pas riche. On était quelquefois besogneux. Vous pouvez avoir des milliardaires sartriens, c'est moins courant que le contraire. »

1. Entretien avec l'auteure, le 18 janvier 2013.

La détermination de Perdriel est contagieuse. « Il avait été impressionné par mon interview de Kennedy », précise Daniel. C'est un bon point. Le journaliste égrène ses raisons d'embrayer : « *L'Express* n'était plus à la mode, il fallait qu'on soit là. Le pathétique de la guerre avait disparu. Il ne restait que l'échec de la gauche. Je portais en moi l'héritage des deux hommes qui m'ont marqué, Camus et Mendès. »

À France-Obs, on soupèse la proposition de Claude Perdriel. Pas longtemps. S'ouvrir ou mourir, le calcul est vite fait. François Furet et Hector de Galard soutiennent le projet de fusion des deux équipes. La solution s'impose. Mais les journalistes de France-Obs, forts des 30 000 lecteurs qu'il leur reste, à tout casser, ne veulent pas vendre leur âme. Ils ont une réaction analogue à celle de Jean Daniel qui – « par fidélité aux principes de Camus », dit-il aujourd'hui – se refuse à embrayer sur le tournant voulu par JJSS : « Il y avait un puritanisme dans notre métier. »

Servan-Schreiber rompt avec la morale, l'engagement, la subjectivité assumée qui avaient fait le succès de *L'Express*. La bande de Jean Daniel apporte en dot à France-Obs ce souci des valeurs et ce goût du commentaire proclamés par JJSS absents de la nouvelle bible du newsmagazine à la française. Plus radicale que le groupe de Daniel, l'équipe de France-Obs pourtant se méfie, arc-boutée contre le risque de pollution réformiste. Les négociations qui commencent en seront d'autant plus rudes.

Claude Perdriel, de toute évidence, a choisi son camp. Il se refuse à donner des moyens à un journal trop militant, trop étroitement attaché au PSU. Il avait aimé *L'Express*, quand celui-ci était à la mode, chic, et parisien. Politiquement, ce romantique a le cœur à gauche. Pas toujours les idées. « Nous autres, hommes de gauche, disait-il, ça nous faisait pouffer de rire », se souvient Olivier Todd. Perdriel s'alignera longtemps, ostensiblement, sur Jean Daniel qui, en réalité, caresse surtout, au début, l'idée de créer une revue assez littéraire, traversée de débats, une sorte de *New York Review of Books*. Le début d'un malentendu qui finira par

Un si joli mariage

sourdre, bien plus tard. Quand il désire quelque chose ou quelqu'un, Perdriel est contagieux. « Claude avait plus envie de faire un journal avec moi que moi avec lui, murmure Jean Daniel, du fond de son fauteuil. Quelquefois, vous aimez les gens à cause de l'amour qu'ils ont pour vous... »

L'âpreté des discussions avec France-Obs masque les différences entre Daniel et Perdriel, alliés pour gagner. « L'important, c'était le projet, murmure Jean. Nous pensions qu'aux deux tiers nous partagions le même. » Un demi-siècle après, il s'interroge encore sur les mystères de leur longue alliance : « Quel journal voulions-nous faire ? Voulions-nous faire mon journal qui n'était pas le sien ? Mon édito était très attendu, dès que le bruit s'en est répandu. J'avais ma blessure, et un petit exploit journalistique. J'étais connu au-delà de ma génération. »

Il l'admet volontiers : « Sans Perdriel, je n'aurais pas pu faire L'Observateur. » Mais il ajoute : « Sans moi, L'Observateur aurait été autre chose. »

Table

<i>Avant-propos</i>	7
<i>Prologue</i>	11
1. Un si joli mariage.....	21
2. Razzia sur France-Obs.....	37
3. Le partage des rôles	51
4. La gauche pour patrie	67
5. Mai 1968, l'effervescence	81
6. L'âge d'or des années 1970	97
7. Une histoire de famille.....	113
8. Retour vers le réel.....	133
9. Le coup du <i>Matin</i>	153
10. La gauche au pouvoir.....	167
11. Duels au sommet.....	185
12. Le refuge de la culture	203
13. La décennie de la victoire	219
14. L'art d'être dauphin	237
15. L'Obs du 2 ^e millénaire.....	251
16. L'explosion des repères	267
17. La valse des modernes	283
18. Le syndrome du sauveur.....	299
19. Fins de règnes	319
<i>Épilogue</i>	341
<i>Remerciements</i>	349

N° d'édition : L.01EUCN000510.N001
Dépôt légal : mars 2014